

*Les crédits*

puisqu'il ne les a pas mentionnées. C'est beau d'expliquer qu'il y a eu des forces de changement, encore faut-il savoir lesquelles.

Nous savons au Québec quelles ont été nos forces de changement et ce qui a contribué à ces forces. Il y en a eu aussi au Canada, nous l'admettons, sauf que j'aimerais savoir quelles sont les forces de changement que le Canada a pu faire jouer au Québec. Personnellement, je ne les vois pas. C'est peut-être une question que je vous retourne, monsieur le député.

[Traduction]

**M. Bryden:** Madame la Présidente, loin de moi l'idée de faire la leçon à la députée sur l'histoire du Québec, mais il ne fait aucun doute que dans les années 50 et les années 60, du temps des premiers ministres Louis Saint-Laurent et Pearson, le gouvernement fédéral a fait preuve d'une très grande ouverture. Je voudrais lui rappeler que, jusqu'à l'arrivée de M. Louis Saint-Laurent et de M. Pearson, puis de M. Trudeau et d'autres, le gouvernement fédéral était surtout composé d'anglophones.

Nous avons tenté, et nous y avons très bien réussi, de faire participer le Québec à la vie de tout le pays. Je pense que le Québec a fait une très grande contribution à la nation. Je suis surpris que la députée n'en soit pas consciente.

[Français]

**Mme Debien:** Madame la Présidente, je voudrais répondre au député qu'on n'a certainement pas eu les mêmes cours d'Histoire du Canada et du Québec.

[Traduction]

**M. Ian McClelland (Edmonton-Sud-Ouest, Réf.):** Madame la Présidente, je suis heureux de prendre la parole pendant quelques minutes, cet après-midi, sur cette motion de l'opposition. Au cours du débat de cet après-midi, alors que des députés de différents partis parlaient avec sincérité de la question des femmes, je me suis mis à y réfléchir en me fondant, comme tous les députés de la Chambre, sur mes expériences personnelles, sur mes expériences de vie.

J'ai pensé à ma mère. J'ai pensé à ma grand-mère qui était une épouse de guerre et qui, après la Première Guerre mondiale, avait quitté une vie aisée, en Écosse, pour venir vivre dans les Prairies, à Vulcan, en Alberta, dans une hutte de terre. J'ai pensé à ce par quoi elle était passée dans sa vie, alors qu'ils défrichaient les Prairies. J'ai pensé aux différences qui existaient entre sa situation et celle de ma mère, qui disait souvent que sa vie aurait peut-être été un peu plus facile si elle avait été un homme. Je pense que c'est parce qu'elle a fait, à l'époque, beaucoup de choses qui, normalement, n'étaient pas du ressort d'une femme. À vrai dire, elle n'aurait pas obtenu une très bonne note, sur une échelle de un à 10, pour son intérêt pour des tâches telles que laver les planchers ou faire la vaisselle.

• (1720)

Elle a été la première femme photographe de la guilde des journalistes du Canada. Elle a eu une chronique dans les journaux pendant de nombreuses années. Je suis très fière d'elle. Elle a

plus de 75 ans aujourd'hui. Elle avait toujours voulu écrire un livre, et elle l'a fait. Il est en train d'être publié.

Au cours de sa vie et au cours de la vie de nombreuses femmes et de nombreux hommes de cette Chambre, le rôle des femmes a considérablement changé dans notre société. La situation a beaucoup changé dans notre société à la suite de l'émancipation des hommes et des femmes. Il se peut que le plus grand changement qui ait eu lieu, du moins dans mon esprit, soit celui entre la génération de mes parents et la mienne, surtout sur le plan de la relation que nous avons avec nos filles.

La plupart des députés qui ont des filles s'attendent à ce que leurs enfants soient traités avec l'impartialité la plus totale, malgré leur sexe.

Ma femme et moi avons une fille qui est ingénieure. Elle est extrêmement compétente. Elle se fâchait chaque fois qu'un homme voulait lui ouvrir la porte, car elle pouvait le faire elle-même. Elle n'avait pas besoin que quiconque le fasse pour elle. Je lui ai dit qu'il lui fallait parfois être un peu plus affable, car la personne qui lui ouvre la porte essaie simplement d'être polie et ne veut en rien la rabaisser.

Une des choses qui manquent dans ce grand débat qui fait rage entre les hommes et les femmes, c'est peut-être la capacité, de temps à autre, de nous prendre moins au sérieux.

Nous changeons, en tant que peuple et nation, mais c'est une évolution et non une révolution. D'aucuns prétendent que l'évolution est préférable à la révolution.

À mon avis, ce débat aura été utile et le Bloc l'a lancé de bonne foi. Il convient de noter qu'il y a toutes sortes d'iniquités dans notre vie, pas simplement à l'égard des femmes qui, pour une raison ou pour une autre, ont peut-être le sentiment de ne pas se réaliser pleinement. Cela ne se limite pas non plus aux membres des minorités visibles qui croient être incapables de s'épanouir à cause de leurs origines ethniques. Ce sont des choses répréhensibles et il s'agit d'un système de valeurs que nous partageons tous.

Nous reconnaissons qu'on ne devrait pas empêcher des gens de réussir à cause d'une caractéristique physique, qu'il s'agisse du sexe féminin ou de la couleur de la peau, ou à cause d'une religion ou de n'importe quoi d'autre. Tout le monde croit que l'égalité des femmes est un droit dans une société libre. On mérite sa réussite. En tant que société, si nous nous assurons que tous les citoyens, hommes, femmes, jeunes et vieux, ont des chances égales, nous sommes alors sur la bonne voie.

Le défi consiste justement à garantir cette égalité des chances pour que les gens réussissent en fonction des efforts qu'ils déploient pour profiter des débouchés qui s'offrent à eux.

Je remercie la Chambre de m'avoir donné l'occasion de formuler ces quelques observations. Si certains de mes collègues veulent ajouter autre chose, je serais heureux qu'ils le fassent.